

les yeux au ciel, Brutus prononça ces deux vers de la *Médée* d'Euripide :

O Jupiter, ne perds pas de vue l'auteur de pareils maux !
Vertu, vain nom, vaine ombre, esclave du hasard !
hélas ! j'ai cru en toi !

Ainsi, ce mot que l'on a tant reproché à Brutus : « Vertu tu n'es qu'un nom ! » ne serait point un mot, ne serait point une maxime de Brutus, mais une simple citation d'Euripide. L'idée reste, mais bien loin d'être aussi énergiquement accentuée ; ce n'est plus un blâme, ce n'est qu'un cri de suprême défiance, qu'on pardonne à l'austère républicain qui a vu couler de toutes parts l'édifice de ses fières et généreuses aspirations. Plutarque rapporte qu'Antoine fit ensevelir honorablement Brutus ; Octave, lâche pendant le combat, cruel après la victoire, fit, suivant le récit de Suétone, trancher la tête au cadavre du chef républicain et l'envoya à Rome pour être jetée au pied de la statue de César.

On a donné à Brutus et Cassius le titre de *derniers des Romains*. Brutus avait une éloquence mâle et grave ; Cicéron lui a dédié plusieurs de ses traités, entre autres le *De claris oratoribus*. Il avait lui-même composé quelques ouvrages, et notamment un éloge de Caton d'Utique. Il ne reste de lui que quelques belles et curieuses lettres à Cicéron et à Atticus.

Le nom de *Brutus* a passé dans la langue, où il est devenu une sorte de nom commun pour désigner un républicain farouche, qui sacrifie tout, même sa vie, à ses principes. Souvent aussi on fait allusion au premier Brutus, le fondateur de la république, celui qui n'hésita pas à sacrifier ses propres fils et qui voulut même présider à leur supplice pour la consolider :

« Si Bonaparte avait voulu se faire dieu, le collège des prêtres était tout prêt : il aurait été adoré ; et peut-être nos *Brutus*, ces fiers ennemis des rois, lui doivent quelque reconnaissance pour leur avoir épargné cette dernière honte. »
DE BONALD.

« Corrige, si tu peux, ces *Brutus* subalternes
Que l'émeute en hurlant recrute en nos tavernes,
Héroïques benêts qui, bravant le trépas, (pas.)
Meurent pour de grands mots qu'ils ne comprennent
VIENNET.

« Quelle fortune ferait, je vous le demande, la constitution de Lacédémone dans la capitale de la gastronomie, dans la patrie des Vénus, des Vénus et des Carêmes ! Ce dernier, à l'exemple de Vatel, se percerait certainement de son épée, comme un *Brutus* de la cuisine. »
HENRI HEINE.

« Le général Custine, en allant à l'échafaud, baisa le crucifix, qu'il ne quitta qu'au sortir de la fatale charrette. Ce courage religieux ennoblit sa mort autant que le courage militaire avait ennobli sa vie ; mais il scandalisa les *Brutus* parisiens. »
MARQUIS DE CUSTINE.

BRUTUS ou **les Orateurs illustres**, dialogue de Cicéron composé l'an 706 ou 707 de Rome. L'auteur suppose qu'après son retour de l'Asie M. Brutus, accompagné d'Atticus, vient le voir et que ses deux amis l'engagent à reprendre, un entretien qu'il avait eu peu auparavant avec Atticus seul et qui avait roulé sur les grands orateurs romains. Dans cet ouvrage, où Cicéron cherche l'idéal de l'orateur, il s'élève à la hauteur de Platon dans ses *Dialogues*. Il trace l'histoire de l'éloquence latine et dresse une table analytique de tous ceux qui se sont fait entendre à Rome. Dans ce vaste cadre se détachent les portraits de Caton, des Gracques, de Crassus, d'Antoine et d'Hortensius, son rival et son ami. C'est une source précieuse pour l'histoire de la littérature latine.

Cicéron commence par exprimer vivement ses regrets de la perte d'Hortensius et de celle de la liberté. On sent que le jour où la tribune a été fermée, il a été blessé au cœur. Puis il passe une rapide revue des orateurs grecs. Le but de ce prologue est de prouver que, si la Grèce a d'abord surpassé Rome par sa civilisation, Rome, à son tour, n'est pas demeurée en arrière, et qu'à chaque orateur grec elle peut opposer un orateur latin. L'amour-propre national entraîne Cicéron dans des comparaisons forcées pour le succès de sa thèse, et il va jusqu'à opposer Caton à Lysias, les deux extrêmes ! Malgré l'intérêt qu'offre cette composition du grand orateur romain, on ne peut la considérer, au point de vue de l'histoire de l'art, que comme un livre à la fois incomplet et surabondant : « Incomplet », dit M. Pierron, car les hommes les plus fameux par leur éloquence ne sont pas toujours ceux auxquels Cicéron a consacré le plus de place dans son livre ; surabondant, car Cicéron énumère une foule d'hommes qui n'ont presque rien de commun avec l'éloquence. Il suffit qu'on se soit mêlé un instant des affaires de l'Etat, qu'on ait été sénateur, qu'on ait émis publiquement son avis sur quelque mesure à prendre : Cicéron n'en demande pas davantage pour mettre un nom de plus dans le nombre des orateurs. Son patriotisme romain le tient, pour ainsi dire, dans une illusion perpétuelle, et lui fait voir des orateurs là où il n'y a eu que des parleurs plus ou moins sérieux. » Et cependant, dit Cicéron lui-même, chaque âge produit à peine deux orateurs dignes de ce

nom. Le but caché de Cicéron se devine facilement ; cette énorme nomenclature ne sert qu'à mieux faire ressortir la difficulté de l'art dans lequel il a excellé, et il semble placer les orateurs sur une longue échelle dont il occupe le sommet. Le livre pourrait se résumer par ces mots : « Voilà par où il a fallu passer pour arriver à Cicéron ! » L'auteur ne le dit pas, mais on le comprend. D'ailleurs, il ne se pique point de modestie et ne se gêne nullement pour se faire dire par Atticus, qui est censé rapporter une lettre de César à Cicéron : « Si quelques orateurs sont parvenus, à force de travail et d'exercice, à rendre leurs pensées avec élégance, quel lustre, quel éclat n'avez-vous pas répandu sur le peuple romain, vous qui possédez si éminemment toutes les richesses du style ! » Ce n'est pas encore assez ; quand on prend de l'encens, on n'en saurait trop prendre : Atticus, renchérissant sur les éloges de César, ajoute : « Votre génie a enlevé à la Grèce le seul avantage qu'après sa défaite elle avait conservé sur Rome. » C'est faire bon marché de Démosthène.

S'il est injuste envers les Grecs, Cicéron, en tenant compte de ses exagérations patriotiques, dès qu'il se trouve en face d'un talent vraiment remarquable, le loue dignement, en homme supérieur, incapable de jalousie, même envers ses rivaux. Antoine, Crassus, Hortensius n'ont certes pas à réclamer contre ses jugements. Quant à César, au lieu d'une phrase banale comme celle qu'il adressait à Cicéron, ce dernier lui décerne un éloge dont il eût droit d'être fier. « César, écrivait Cicéron, a écrit des *Commentaires* qui méritent beaucoup d'estime ; ils sont simples, naturels, gracieux, dépourvus de tout ornement ambitieux. En préparant dans cet ouvrage des matériaux pour ceux qui voudraient écrire l'histoire, il a peut-être séduit quelques ignorants, qui voudront les charger de fausses parures, mais il a fait tomber la plume des mains de tous les écrivains sensés, car rien n'est plus agréable dans l'histoire qu'une narration courte, simple et lumineuse. » La louange est spirituelle, délicate et juste.

Hortensius vient clore la liste des orateurs romains. Cicéron le vante en rival capable d'apprécier dignement son talent et en ami qui pleure le compagnon de ses études et de ses travaux. C'est une transition habile pour nous entretenir de lui-même, des efforts incessants qu'il a faits pour arriver à la perfection dans son art, pour tenter de réaliser l'idéal de l'orateur. Il nous initie à ses travaux, et on s'étonne de voir quel labeur quotidien, quelle érudition, quelles études philosophiques l'antiquité exigeait d'un homme qui prétendait à la réputation d'orateur. S'ils jouissaient d'une influence bien supérieure à celle des orateurs de nos jours, ceux de Rome le mériteraient par l'immensité de leurs travaux, qui feraient certainement reculer les parleurs modernes. Cicéron nous donne quelques détails sur sa constitution physique, qui était fort délicate. Il était grand et maigre, avait une tête un peu petite sur un cou long et mince, très-peu de pommons. En un mot, physiquement constitué d'une façon qui laissait beaucoup à désirer pour le rôle auquel il se destinait, à force de volonté et d'adresse, il surmonta les défauts de son organisation, comme jadis Démosthène s'était corrigé de son bégayement, et se fit lui-même le premier orateur de Rome. Telle est à peu près la conclusion du livre, qui se termine par des paroles de regret adressées à Brutus, dont Cicéron déplore de voir le talent oratoire inutile à la république, depuis que le despotisme ferme la bouche aux honnêtes gens. Le lecteur comprend sans peine que Cicéron, s'il est peiné de l'oisiveté forcée de Brutus, est encore plus amèrement affligé de celle de Cicéron lui-même.

Nous ne partageons pas entièrement ses chagrins, puisque c'est à ce temps de repos que nous devons plusieurs ouvrages aussi remarquables que le *Brutus*. Il est reconnu par les juges experts en latinité que le *Brutus* est un des ouvrages les mieux écrits de Cicéron ; qu'on pourrait presque l'appeler un chef-d'œuvre au point de vue du style. Sans parler de la finesse d'observation qu'on y remarque en beaucoup d'endroits, nous ne croyons pas que jamais Cicéron ait parlé un langage plus élégant et plus riche, surtout dans la première partie, et nous ne connaissons pas, pour notre part, de morceau plus parfait comme latinité et atticisme que les six premières pages, dans lesquelles il déplore la mort d'Hortensius et la perte de la liberté. Elles semblent écrites avec des larmes. Nous voudrions nous arrêter sur cet éloge ; mais notre conscience de critique nous oblige à mentionner une observation de M. Pierron, qui, bien qu'un peu sévère, ne manque pas de justesse : « Il est fâcheux que, dans cet ouvrage, le dialogue dégénère souvent en monologue et que le principal interlocuteur fasse parfois l'effet d'un pédagogue exposant une leçon d'histoire littéraire beaucoup plus que de ce qu'il aurait dû paraître, un homme d'esprit et de goût devisant avec deux amis sur un sujet qui leur était également familier à tous les trois. »

BRUTUS (LE SECOND), tragédie d'Alfieri. Le plan de cette pièce est le même que celui de la *Mort de César*, par Voltaire. Cependant Alfieri n'a pu se résoudre à suivre l'histoire, à montrer l'inutilité du meurtre de César, à indiquer que le peuple romain a seulement

changé de maître. Bien loin de mettre en scène Antoine, prononçant un discours passionné pour atténuer le peuple romain sur la mort de César et pour l'exciter à la vengeance, il montre le peuple exalté par le souvenir seul des exploits de César et sourdement irrité contre ses assassins. Brutus seul brava sa colère ; il parvint à se faire entendre ; il peignit la tyrannie du dictateur ; il félicita les Romains d'en être délivrés ; il avoua qu'il est fils de César, mais que, préférant sa patrie à son père, il a, le premier, donné le signal aux conjurés. Le peuple jure de soutenir ses libérateurs, et suit Brutus au Capitole.

Alfieri a supprimé quelques-uns des personnages de la tragédie de Voltaire, et n'en a ajouté qu'un seul, Cicéron, auquel il donne un rôle. Il en fait un orateur qui ne rougit pas d'avilir son éloquence pour prouver à Brutus qu'il ne doit aucune reconnaissance à César, bien que celui-ci lui ait sauvé la vie après la bataille de Pharsale. Or tout le monde sait que Cicéron ne participa point à la conspiration tramée contre César.

Le rôle de Brutus est le mieux tracé ; ceux des conjurés sont dessinés avec force et énergie : la liberté est le seul sentiment qui les anime et les enflamme. Quant au personnage de César, il est complètement sacrifié. « Les motifs qui m'ont déterminé à traiter Brutus II, dit Alfieri lui-même. Cependant, il y a une grande différence entre ces deux sujets : dans le premier, l'amour paternel doit établir un contraste frappant avec l'amour de la liberté ; dans le second, l'amour de Brutus pour César, qui n'est pas son père légitime, m'a toujours paru un incident supposé par les historiens et les poètes, pour jeter du merveilleux sur ce trait. »

BRUTUS (BUSTE DE), par Michel-Ange ; musée des Offices, à Florence. Ce buste n'est qu'ébauché ; un méchant distique, gravé sur le socle, prétend que le célèbre artiste fut arrêté dans l'exécution de son œuvre par le souvenir subit du meurtre de César :

*Dum Brutus effigiem sculptor de marmore ducit
In mentem sceleris venit, et abstulit.*

Un Anglais, le comte Sandwich, impatienté par ces vers, improvisa les suivants :

*Brutum effecisset sculptor, sed mente recursat
Tanta viri virtus ; sistit et abstulit.*

Il est probable, comme l'a fait remarquer M. Valéry, qu'en laissant inachevé le buste de Brutus, Michel-Ange céda simplement à l'inconstance de son esprit, qui lui fit commencer et abandonner tant d'autres ouvrages. M. Valéry raconte qu'un statuaire corse, Ceracchi, élève de Canova, voulait continuer l'œuvre du grand maître florentin, mais qu'il en fut empêché par une mort prématurée : « Ardent et sombre ami de la liberté, il périt sur l'échafaud, pour avoir conspiré contre Bonaparte, premier consul, dont il présentait la domination. »

BRUTUS (Decimus-Junius), général romain, parent du précédent, et comme lui l'un des meurtriers de César, dont il avait été le lieutenant dans la guerre des Gaules, et qui même l'avait inscrit sur son testament pour succéder aux droits d'Octave dans le cas où celui-ci mourrait sans enfants mâles. Ce fut lui qui amena au sénat le dictateur, qui était près de céder aux terreurs et aux pressentiments de Calpurnie. Attaqué par Antoine dans la Gaule cisalpine, où il commandait, il le vainquit sous les murs de Modène ; mais, plus tard, abandonné par ses troupes, il s'enfuit en Gaule et fut fait prisonnier par un chef séquanais, qui le mit à mort par ordre du triumvir, auquel il envoya sa tête à Rome.

BRUUN, surnommé *Candidus*, peintre et poète allemand du 15^e siècle, était moine à l'abbaye de Fulde. Après avoir décoré de peintures l'église de son couvent, vers 821, il composa, sur la beauté de cet édifice et sur la magnificence des abbés de Fulde, un poème latin qui a été publié par Mabillon.

BRUUN (Thomas-Christophe), poète danois, né en Seeland en 1750, mort à Copenhague en 1834. Il était très-versé dans la connaissance des langues et des littératures étrangères, et il devint professeur d'anglais à Copenhague. Bruun avait une grande admiration pour la littérature française du 17^e siècle, et surtout pour les écrits de Voltaire. Il a publié plusieurs poèmes : *Josephidem* (1831) ; *Dronning Esther* (1832) ; *Svend tueskjæh* (1833), etc. ; quelques comédies, des recueils de vers, des grammaires, etc.

BRUX ou **BRIX**, ville de l'empire d'Autriche, en Bohême, gouvernement de Prague, cercle et à 20 kilom. N.-E. de Saatz, sur la Bila ; 4,000 hab. Ecole pour les fils de militaires ; commerce de grains et de fruits ; dans les environs, se trouvent les célèbres sources minérales de Sedlitz. Les Autrichiens y furent battus par les Prussiens, le 5 février 1759.

BRUXELLES s. f. (bru-sè-le — de *Bruxelles*, nom de ville). Comm. Tapissierie qu'on fabriquait autrefois à Bruxelles. *Point ou dentelle de Bruxelles*, Dentelle d'application qui se fabrique à Bruxelles.

— *Encycl.* Le point de *Bruxelles* ou *dentelle de Bruxelles* se fabrique à Bruxelles et aux environs. C'est une dentelle d'application ; en conséquence, le fond ou réseau et les fleurs s'exécutent à part. Ces dernières se

font à l'aiguille ou aux fuseaux ; puis, quand elles sont terminées, on les applique sur le fond. On distingue la *vraie Bruxelles* et l'*imitation de Bruxelles* ou *application sur tulle*, qui diffèrent par le mode d'exécution de leur fond. Celui de la première se fait en entier à la main et sur le carreau, par petites bandes d'environ 0 m. 03 de large, que l'on réunit ensuite, au moyen d'un travail à l'aiguille appelé *racroc*, pour leur donner la largeur voulue ; on y emploie du fil de lin d'une grande beauté, dont le prix s'élève souvent jusqu'à 8,000 fr. le kilogr. Le fond de l'imitation n'est autre chose qu'un tulle de coton d'une extrême finesse, que l'on désigne sous le nom de *tulle-réseau*.

BRUXELLES, capitale de la Belgique, résidence du roi et siège du gouvernement belge, ch.-l. de la prov. du Brabant méridional, sur la rivière de Senne et sur un canal de grande navigation qui communique à l'Escaut par la Rupel, par 50° 51' lat. N. et 2° 2' long. E., à 160 kilom. S. d'Amsterdam, 270 kilom. N.-E. de Paris, par la voie ordinaire, et à 370 kilom. par le chemin de fer du Nord ; 169,499 hab. En y comprenant les faubourgs et la banlieue, la population atteint le chiffre de 236,000 hab. Université libre ; cours de cassation, des comptes et d'appel ; dépôt des archives du royaume, plusieurs bibliothèques, conservatoire de musique, musée de peinture très-riche, jardin botanique ; écoles militaires, vétérinaires, de commerce et d'économie rurale ; observatoire, hôtel des monnaies ; Académies de belles-lettres, beaux-arts, médecine.

Bruxelles est le point central du réseau des chemins de fer belges. De cette ville partent les lignes qui se dirigent : au N., vers Anvers ; à l'O., vers Gand, Bruges, etc., et la frontière française ; à l'E., vers Liège, Verviers et la frontière prussienne ; au S., sur Mons, Quévrain, la frontière française et vers Charleroi et Namur. De plus, un canal de grande navigation fait communiquer Bruxelles avec l'Escaut ; un autre relie cette ville avec Charleroi et la Sambre, et six grandes routes la mettent en communication avec les provinces belges.

L'industrie de Bruxelles est très-active et très-variée. Elle s'exerce à la fois sur les produits les plus divers appartenant à la grande fabrication et sur des articles de luxe. Dans le premier groupe se placent d'abord les ateliers de construction de machines à vapeur, de matériel des chemins de fer, les raffineries de sucre, les fabriques de produits chimiques, draps, siamoises, basins, velours, toiles, filature de lin, couvertures de laine, impressions sur coton et sur soie, distilleries et brasseries qui imitent les bières d'Angleterre, d'Ecosse et de Munich et produisent ce *faro* dont l'exportation enlève des quantités énormes. Blanchisseries, teintureries ; fabriques de porcelaine, faïence et clous, dits *pointes de Paris*. La seconde catégorie d'industrie donne du travail à une nombreuse population dans la ville et dans les faubourgs. Parmi les différentes branches qui la composent, la première place appartient à la fabrication des dentelles dites *applications de Bruxelles*, dont cette ville fournit le monde entier et qui occupe 6 à 7,000 ouvrières. La ganterie fournit des produits qui s'exportent en concurrence avec ceux de Grenoble et de Paris ; les meubles, la marbrerie, la broderie en argent et en or, la fabrication des instruments de musique et enfin la carrosserie tiennent un rang distingué parmi les industries bruxelloises. Ajoutons que, malgré la convention internationale française qui met un terme à la contrefaçon littéraire, la typographie belge n'a perdu que très-peu de son importance.

Avec des voies de communication si diverses et si bien distribuées, avec une industrie si active et si variée, avec de nombreux établissements financiers, parmi lesquels nous ne citerons que la banque nationale, la banque de Belgique et la caisse hypothécaire, enfin avec des lois libérales et un gouvernement ami du progrès, il n'est point surprenant que le commerce de Bruxelles soit dans un état très-prospère et suive une marche ascendante. Bruxelles possède un entrepôt public, dans lequel il a été pris en charge, pendant l'année 1861, 175,562 colis d'un poids total de 14,802,162 kilogr. Les droits de douanes perçus au bureau de la même ville se sont élevés à 5,878,910 fr. Le budget des recettes de Bruxelles a atteint, la même année, 7,931,766 fr., et celui des dépenses, 7,930,927 fr.

Le terrain sur lequel Bruxelles est bâtie est très-inégal : la ville basse, qui est la ville du commerce, est séparée de la ville haute ou Montagne de la Cour par un grand escalier de pierre de cinquante marches. Néanmoins les maisons sont généralement bien bâties ; les édifices et les palais vastes et nombreux ; dans la ville basse, on voit encore beaucoup d'habitations gothiques ou de la Renaissance. On compte à Bruxelles 8 places publiques, 298 rues, 62 impasses, 27 ponts et environ 13,413 maisons.

Le berceau de la capitale de la Belgique est une petite île marécageuse de la Senne, nommée *Broekels*, sur laquelle saint Géri, évêque de Cambrai et d'Arras, fit construire une église en 610. L'empereur Othon II y tint sa cour en 978 ; Charles de France, duc de basse Lorraine, y établit sa résidence et y fit construire un palais. En 1044, elle fut entourée de murs, mais ses fortifications ne furent soli-